

Édito

Intelligences artificielles et transformations du travail : l'épreuve féministe

Lucie Delias, Eva Nada, Isabelle Zinn et Sigolène Couchot-Schiex

« Je me souviens d'un homme qui, lors d'un atelier sur le genre et la technologie, avait demandé : "En quoi un avion de chasse conçu par une féministe serait-il différent ?" Si ma réponse immédiate était que les féministes ne conçoivent pas d'avions de chasse, je devrais peut-être reconnaître que les féministes ne conçoivent pas non plus d'applications d'IA. »

Alison Adam, *Artificial knowing. Gender and the thinking machine*¹

Il ne vous aura sans doute pas échappé que nous faisons face à un virage technologique dont nous peinons encore à imaginer la portée, tant son ampleur paraît vertigineuse. Le patriarcat réaffirme son emprise en s'engouffrant dans la niche technologique de l'intelligence artificielle. Alors que beaucoup d'entre nous s'estiment à la traîne dans la compréhension des problèmes en jeu, nous y sommes pourtant confrontées au quotidien, souvent de manière insidieuse.

Ainsi, au moment de traduire l'entretien que nous avons mené en anglais pour le Grand angle du présent numéro avec la chercheuse Kylie Jarrett, notre premier réflexe, dicté par nos agendas surchargés d'enseignantes-chercheuses, a été de nous tourner vers un outil d'intelligence artificielle générative pour amorcer cette tâche. Si la contradiction inhérente à une telle démarche nous est rapidement apparue, et que les résultats

1. Adam, 1998 : 131 (notre traduction).

insatisfaisants ont finalement exigé un important travail de réécriture, cette expérience quelque peu embarrassante révèle surtout pourquoi les outils d'IA générative se sont imposés aussi rapidement et massivement dans les usages quotidiens.

Tirant profit du manque structurel de temps et de ressources, ils s'imposent aux professions les plus vulnérables, souvent féminisées. Ces outils se sont ainsi immiscés dans le quotidien du travail, ce qui génère l'enrichissement des entreprises qui les ont conçus, le tout s'appuyant sur les logiques capitalistes et patriarcales.

Dans ce contexte, il nous a semblé important de proposer un Grand angle centré sur les systèmes d'intelligence artificielle²; et, plus particulièrement, d'interroger ses implications sur les transformations du travail, thème central pour les approches féministes matérialistes.

Le féminisme face aux systèmes d'IA : l'automatisation et l'aggravation des inégalités

L'intelligence artificielle n'est pas une technologie nouvelle : émergeant comme un champ de recherche au tournant des années 1950, elle connaît un renouveau industriel depuis la fin des années 2000 autour du développement des « réseaux de neurones » et des techniques d'apprentissage profond. Le lancement de ChatGPT par OpenAI en 2022 a sorti l'IA des seuls laboratoires de recherche des entreprises et des universités, la rendant accessible au grand public.

Cette démocratisation a accéléré, mais aussi rendu visibles dans la sphère publique les conséquences extrêmement néfastes de ces technologies en matière d'extraction des ressources et d'aggravation des inégalités. Les entreprises technologiques états-uniennes qui dominent l'industrie imposent une accélération du développement des modèles d'IA, lesquels nécessitent toujours plus de ressources naturelles et humaines (Hao, 2025), se plaçant dans les logiques traditionnelles du capitalisme fondé sur des dynamiques extractivistes et patriarcales-capitalistes (Ruault *et al.*, 2021). Ce pillage est encouragé par la compétition effrénée entre les entreprises et les États pour rester en lice dans la course au développement des systèmes d'IA, désormais considérés comme un avantage géopolitique, stratégique et commercial

2. Ici, « intelligence artificielle », utilisée au singulier, évoque soit le champ de recherche scientifique, soit le secteur industriel afférent, qui sont tous deux à l'origine des outils désormais inscrits dans le quotidien des utilisateur·ices. En revanche, nous utilisons le pluriel pour désigner les applications concrètes issues de ces domaines : les expressions « outils », « modèles » ou « systèmes d'IA » soulignent la multiplicité des formes et des contextes liés à leurs usages, évitant ainsi l'homogénéisation et la naturalisation de ces technologies que le terme flou et englobant d'« IA » peut provoquer.

majeur. Les centaines de milliards investis par les acteurs dans le cadre de cette compétition sont réputés booster l'économie de marché...

Les outils d'IA générative qui dominent actuellement l'industrie n'ont rien d'« intelligent ». Leur fonctionnement, automatisé et algorithmique, est fondé sur l'analyse statistique probabiliste d'immenses masses de données, qui permettent de proposer des réponses probables au regard du contenu sur lequel ils ont été entraînés. Or, ces données ont la plupart du temps été produites par des humains, par exemple lorsqu'elles sont récoltées par le biais de l'aspiration de contenus disponibles sur le web. Loin d'être neutres, elles reflètent les biais socio-culturels liés à leur contexte de production. Leur traitement tend alors à reproduire, voire à aggraver les stéréotypes et discriminations envers les femmes, et plus largement les personnes minorisées. Les chercheuses féministes ont ainsi montré comment ces algorithmes automatisent les discriminations en produisant des « boucles de rétroaction négatives des inégalités » (O'Neil, 2018 [2016]).

Par exemple, une récente enquête a révélé qu'un des modèles les plus utilisés dans les applications de génération automatique d'images proposait des représentations fortement genrées et racialisées des métiers (Nicoletti et Bass, 2023). Seules 7% des images artificielles de médecins y représentent des femmes, alors que celles-ci occupent 39% de ces postes aux États-Unis; aucune femme racisée n'est représentée dans les métiers les mieux payés et les plus valorisés, à l'exception d'une juge. Au-delà des représentations, le recours à ce type d'outil peut aussi avoir des impacts plus directs sur la place des femmes et des personnes minorisées sur le marché du travail. En 2014, le logiciel de sélection algorithmique des candidatures testé par Amazon a systématiquement écarté les CV féminins, puisqu'il se fondait sur une base de données composée de profils de personnes déjà en poste dans l'entreprise, soit majoritairement des hommes; l'outil a ainsi « parfaitement su reproduire la culture d'entreprise qu'on lui demand[ait] d'analyser » (Collet, 2019 : 201).

En amont, la fabrication des outils d'IA générative désormais utilisés au quotidien dépend d'une chaîne de production mondialisée qui s'insère dans l'héritage des anciens empires coloniaux (Crawford, 2021). De la fabrication des centaines de milliers de processeurs graphiques impliqués dans l'entraînement des modèles d'IA à la construction de *data centers* toujours plus nombreux et gigantesques, l'industrie du numérique consomme des quantités colossales de métaux rares, d'eau et d'électricité. Cette extraction est souvent délocalisée dans les pays du Sud global, dont les populations supportent le coût des pénuries de ressources et des pollutions permanentes engendrées par les entreprises étrangères implantées sur des territoires historiquement déstabilisés au niveau économique et politique. L'industrie de l'IA participe donc à l'accélération du changement climatique et à la destruction des écosystèmes à l'échelle mondiale (Hogan, 2024).

Par ailleurs, la performance de ces modèles et leur modération reposent sur l'exploitation du travail humain (Gray et Suri, 2019). Pour imiter correctement un langage et un raisonnement « naturel », et ainsi éviter la (re)production de contenus inappropriés par les algorithmes, les données d'entraînement doivent encore être évaluées par des humains. Ces tâches peu gratifiantes, pénibles, voire dangereuses au plan psychologique sont souvent assurées par des travailleur·ses précaires à travers le monde, dans des conditions relevant de l'exploitation.

Ainsi, loin des imaginaires technologiques habituels qui représentent les services numériques comme des entités « artificielles » flottant dans le *cloud*, immatérielles et neutres, l'industrie de l'IA est en réalité dévorante ; et ses coûts humains, écologiques et économiques toujours plus exorbitants.

Les systèmes d'IA, depuis leur fabrication jusqu'à leur utilisation, participent donc pleinement aux inégalités structurelles qui préoccupent les chercheuses féministes. Il apparaît essentiel de s'emparer de ces questions, en particulier dans le contexte francophone où les recherches restent encore à renforcer.

Auto-défense féministe : remettre les systèmes d'IA à leur place

Dans ce contexte, quelle réflexion féministe pouvons-nous opposer au paradigme actuel de l'IA que des acteurs dominants cherchent à imposer ? Une première ligne d'auto-défense repose sur la déconstruction des récits hégémoniques qui naturalisent l'utilité de ces outils et la nécessité de leur développement.

Si chaque nouvelle technologie est accompagnée de discours qui viennent cadrer les représentations et orienter son adoption, on voit se déployer dans le cas de l'IA générative un effet de *hype*³ inédit à propos de ses potentielles capacités et conséquences sur la société. Ainsi, on ne compte plus les déclarations outrancières des patrons de la tech quant au caractère supposément révolutionnaire de leurs produits. À l'instar de Nat Friedman, co-fondateur de Midjourney, qui déclare : « C'est comme si on avait découvert un nouveau continent, peuplé de 100 milliards de personnes, qui sont prêtes à travailler pour nous gratuitement. »⁴ Selon Dario Amodei, co-fondateur d'Anthropic, « l'IA pourrait faire disparaître la moitié des emplois de bureau, et faire augmenter le chômage de 10 à 20 % dans les cinq prochaines années »⁵. Ces annonces faites sur la transformation radicale des mondes du travail ne sont

3. Ou battage médiatique.

4. Cité dans le documentaire *Les sacrifiés de l'IA* (Henri Poulain, 2025, France Télévisions).

5. [<https://www.axios.com/2025/05/28/ai-jobs-white-collar-unemployment-anthropic>].

fondées sur aucune preuve tangible, et tendent à dissimuler une réalité moins sensationnelle, quoique glaçante : si l'impact de l'IA générative sur la productivité est pour l'instant très relatif, l'adoption de ces outils profite surtout aux managers et aux dirigeants qui s'en saisissent pour rationaliser et optimiser toujours plus le travail des salarié·es (Brennan et al., 2025).

La fascination pour ces outils est, par ailleurs, renforcée par leur aspect anthropomorphique. Les assistants conversationnels comme Siri ou Alexa ont déjà été critiqués pour leur conception sexiste : les voix qui les incarnent étaient à l'origine féminines par défaut, renforçant l'idée d'une servitude « naturelle » des femmes et d'un travail de *care* dévalorisé, car de nouveau vu comme automatisable (Rhee, 2023). Les outils contemporains de génération de texte répondent aux requêtes des utilisateur·ices sous la forme d'un dialogue, en se présentant comme des interlocuteur·ices à la première personne. Ce choix technique, loin d'être neutre, entretient l'illusion d'une machine qui pourrait faire preuve de capacités cognitives comparables à celle des humains. Comme l'ont montré les chercheuses féministes, ces choix apparaissent comme le prolongement de la vision du monde des « pères » de l'informatique, ancrée dans les théories cybernétiques des années 1940. La supposée équivalence fonctionnelle entre les machines et les êtres vivants que soutient cette conception alimente les fantasmes d'auto-engendrement et de toute-puissance des développeurs des premiers ordinateurs⁶ (Collet, 2019).

Ces mystifications autour de la nature disruptive des systèmes d'IA servent les intérêts des grandes entreprises de la tech en les exonérant de leurs responsabilités : agiter la menace des bouleversements inouïs qui interviendraient dans le futur permet de dissimuler les problèmes concrets que cette industrie engendre d'ores et déjà en matière d'exploitation et de dégradation des conditions de travail, mais aussi d'invisibiliser les efforts de celles et ceux qui s'y opposent.

Ainsi, une seconde ligne d'auto-défense consiste à revenir aux recherches féministes qui proposent, depuis plusieurs décennies, des analyses sur la fabrication des nouvelles technologies – dont l'IA générative est la dernière itération en date – ainsi que leurs effets sur les inégalités. En effet, les outils d'IA s'inscrivent dans un continuum d'innovations qui, depuis les révolutions industrielles, transforment l'organisation du travail, les rapports de pouvoir ainsi que la distribution des richesses, selon des mécanismes déjà connus de ces chercheur·ses en sciences sociales.

En particulier, les travaux issus des *Sciences and technologies studies* (STS) féministes ont montré que les technologies introduites dans les

6. En français, le terme « ordinateur » désigne étymologiquement la capacité à mettre de l'ordre dans le monde à la manière de Dieu.

mondes du travail en contexte capitaliste sont toujours celles qui ont été conçues par des hommes en position de domination. En toute logique, leurs « effets » ont principalement été de renforcer leur pouvoir à travers l'accumulation de capitaux et la division du travail entre, d'une part, les activités dévalorisées assignées aux personnes minorisées et, d'autre part, les activités prestigieuses réservées aux groupes dominants (Cockburn, 1981). Ces études ont aussi montré qu'il existait une relation mutuelle entre (re)production du genre et (re)production des technologies, ces dernières étant le produit d'un contexte social et culturel dans lequel elles sont conçues. La technologie étant l'un des bastions de la culture masculine dominante, les inégalités de genre sont inscrites dans la forme et la trajectoire que prennent les technologies, renforçant en retour les relations de pouvoir genrées (Wajcman, 2004).

Comment ces enseignements nous permettent-ils de comprendre ce que les systèmes d'IA font aujourd'hui au travail des femmes et des personnes minorisées ? Quels sont les apports des théories féministes à l'analyse du travail en contexte numérique ?

Les travailleur·ses des données, des algorithmes et des systèmes d'IA sous l'œil des féministes

Afin d'éclairer ces questions, nous tenions à solliciter le regard de Kylie Jarrett, chercheuse à la University College de Dublin. Depuis une trentaine d'années, ses recherches portent sur la commercialisation du web et du travail numérique, à partir du féminisme marxiste et des *cultural studies*. Dans l'entretien qui ouvre ce Grand angle, elle revient sur ses travaux actuels sur le *digital labor*. Traduisible de manière insatisfaisante par « travail numérique », ce terme désigne à la fois un objet et un champ de recherche, dont le but est d'étudier les phénomènes à l'intersection entre le numérique et les pratiques de travail ».

Ce champ gagnerait encore à être investi par des approches féministes et intersectionnelles, ce à quoi les autrices écrivant dans le Grand angle de ce numéro contribuent en apportant un éclairage précieux sur ce que les technologies basées sur le traitement automatisé de grandes masses de données font au travail et aux métiers exercés par des femmes ou des personnes minorisées.

Tout en rappelant que, en tant qu'objet de recherche, la définition des formes de travail qui relèvent du *digital labor* ne fait pas consensus, nous reprenons ici les catégories de travailleur·ses numériques proposées par Kylie Jarrett (2022) : les utilisateur·ices des services numériques, les travailleur·ses des plateformes et les personnes travaillant dans les *startups* et grandes entreprises du numérique.

La première forme de travail est celle, non rémunérée et souvent non reconnue comme un véritable travail, effectuée par les utilisateur·ices des services numériques lors de nos usages quotidiens (en bref, nous). Dans la logique du capitalisme de surveillance (Zuboff, 2020 [2019]) qui a permis aux entreprises de la Silicon Valley d'asseoir leur domination, toutes nos actions en ligne sont traquées et enregistrées sous forme de données numériques, qui sont ensuite exploitées pour produire de la valeur, par exemple pour vendre de la publicité ciblée. Aujourd'hui, les interactions et le contenu fourni par les utilisateur·ices sont exploités pour alimenter les gigantesques bases de données d'entraînement des modèles d'IA générative, leur permettant de devenir toujours plus performants, et ceci sans aucune contrepartie pour les usagères et usagers. Kylie Jarrett rappelle que cette intrusion du capitalisme dans tous les espaces de la vie et l'exploitation d'un travail intime et affectif ne sont pas un phénomène nouveau propre aux industries numériques: les chercheuses féministes marxistes ont depuis longtemps mis en évidence des logiques analogues à propos du travail domestique et de *care*, effectué gratuitement et encore largement par les femmes.

La deuxième catégorie est le « travail de plateforme » ou « travail du clic ». Ces formes de travail contractuel sont médiées par des plateformes numériques qui mettent en relation des travailleur·ses, souvent indépendant·es et rémunéré·es à la tâche, et de potentiel·les client·es, tel·les que les chauffeurs Uber ou les livreurs Deliveroo.

Cette catégorie inclut également les annotatrices de données, dont les tâches consistent à évaluer, catégoriser, labelliser, voire produire les données indispensables à l'entraînement des modèles d'IA générative. Ce micro-travail fragmenté est géré par des entreprises de sous-traitance inféodées aux firmes numériques occidentales, et souvent délocalisé dans les pays du Sud global. En Europe, il est assuré par des personnes précaires: jeunes diplômé·es en recherche d'emploi, personnes immigrées ou réfugiées, mères célibataires. Ce travail comporte une double dimension genrée. D'abord, il permet aux femmes désavantagées par le marché du travail de se procurer un revenu d'appoint et de travailler depuis chez elles (Tubaro *et al.*, 2022). Ensuite, l'annotation des données requiert de la patience, de la minutie et de la précision, qualités qui ont été, au fil de l'histoire, essentialisées en tant que « don naturel » des femmes, justifiant leur cantonnement à des métiers socialement acceptables, mais dévalorisés (Gardey, 1999). Ainsi, la programmation des premiers ordinateurs et logiciels, considérée comme un ensemble de tâches fastidieuses et peu qualifiées, a d'abord été déléguée aux femmes. De l'ENIAC⁷ à la NASA, les femmes ont contribué à des avancées majeures en informatique, tout en étant fortement invisibilisées dans l'histoire des nouvelles technologies (Light, 1999).

7. L'ENIAC (Electronic numerical integrator analyser and computer) est le premier ordinateur électronique, développé par l'armée états-unienne afin de réaliser des calculs balistiques pour la défense anti-aérienne.

Ce travail de codage et d'annotation demeure considéré comme du « sale boulot » relégué à des « petites mains ». Dans le présent *Grand angle*, Camille Girard-Chanudet le montre avec force à partir d'une enquête ethnographique menée au sein de l'équipe d'intelligence artificielle de la Cour de cassation en France. Elle y a observé les annotatrices qui participent à la fabrication d'un algorithme de classement automatique de l'ensemble des décisions de justice produites par les tribunaux français. Ce terrain offre la possibilité, rare, d'ethnographier sur un même site le travail à la fois des concepteurs de la technologie et de celles qui en exécutent les tâches essentielles. Son article met en lumière que les membres de cette équipe exclusivement féminine mobilisent leurs connaissances juridiques pour anonymiser les documents selon une logique qui s'apparente à un travail de *care* : un travail discret, silencieux, mais absolument indispensable au bon fonctionnement de l'algorithme.

Une troisième catégorie s'intéresse aux formes de travail habituellement plus valorisées, celles des cadres et ingénieur·es du secteur des technologies, où les femmes et les minorités restent largement sous-représentées⁸. Cet état de fait est le fruit d'un basculement relativement récent, puisque les femmes étaient encore nombreuses dans l'informatique jusque dans les années 1970-1980, lorsque la professionnalisation a eu pour effet de masculiniser ces métiers, à mesure qu'ils gagnaient en légitimité et en prestige (Abbate, 2012). De nombreuses initiatives ont été mises en place ces dernières décennies pour pallier cette sous-représentation des femmes dans le secteur du numérique, appelant à lutter contre l'« auto-censure » dont feraient preuve les femmes et les personnes minorisées, en les encourageant à intégrer formations et métiers dans l'informatique à coup de campagnes de sensibilisation et de mise en avant de *role models* féminins. Une approche plus matérialiste montre que, si les femmes désertent ce secteur, c'est avant tout parce qu'il leur est concrètement hostile et que les violences sexistes et sexuelles ainsi que les discriminations y rendent les conditions de travail difficilement tenables (Flécher, 2025). Par ailleurs, l'absence de mixité et de diversité dans les équipes qui développent les technologies numériques ayant vocation à être utilisées par le grand public a des conséquences tangibles : les concepteurs, qui sont la plupart du temps des hommes blancs issus de milieux relativement favorisés, ont tendance à concevoir des outils dont la forme et les finalités correspondent à leurs propres visions du monde, qu'ils considèrent comme universelles (Costanza-Chock, 2020).

Dans son article, Julie Marques aborde à la fois les représentations qui découlent des programmes d'égalité menés par les services de ressources humaines dans les entreprises ainsi que les effets concrets sur la répartition

8. En 2021, seulement 22% des métiers liés à l'IA et 16% des postes d'enseignant·es-chercheur·es étaient occupés par des femmes (UNESCO, 2021; AI Index, 2021); seulement 1,6% des employé·es de Google en 2020 étaient des femmes noires (Wajcman et Young, 2023).

des tâches professionnelles. Elle montre que ces programmes traitent de manière superficielle la question de la diversité et de l'inclusion. À partir d'une enquête ethnographique chez Orange en France, elle documente comment l'entreprise instrumentalise le programme de formation sélectionné et met au jour deux effets majeurs : l'adhésion des femmes cadres aux objectifs du programme dont elles bénéficient et, dans le même temps, le maintien du traitement différentiel pour les autres travailleur·ses qui effectuent des tâches indispensables, mais considérées comme de moindre valeur.

Enfin, l'article de Lison Burlat permet d'aller au-delà du périmètre des formes de travail étudiées par le *digital labor* pour examiner les conséquences de l'adoption des outils d'IA dans les professions « de bureau » fortement féminisées. Son étude s'intéresse à l'introduction des logiciels de traduction automatique dans les métiers des éditrices et traductrices en SHS. De son point de vue situé d'éditrice académique en France, elle montre que ces évolutions ont des effets contrastés sur les deux groupes. Alors que les traductrices voient leurs compétences et expertises invisibilisées par l'utilisation des outils en jeu, leurs client·es ayant l'impression de les payer pour un travail qui serait confié à une machine ou réalisable par le tout-venant, les éditrices, de leur côté, peuvent au contraire mobiliser leur maîtrise de ces outils pour renforcer leur « professionnalité ».

Ainsi, les effets de cette déqualification du travail touchent en priorité les femmes et les personnes minorisées, toujours en marge du marché du travail. Néanmoins, comme le souligne Kylie Jarrett, les conséquences de ce régime imposé par les grandes entreprises du numérique affectent en réalité sur le long terme le travail de toutes les catégories de la population : il est toujours plus précaire, instable et mal rémunéré, dans un système où les inégalités entre les milliardaires de la tech et le reste du monde atteignent des niveaux inédits.

Les systèmes d'IA peuvent-ils être féministes ?

Face à ces constats, la question de la contribution féministe à la résistance et à la potentielle subversion des systèmes d'IA tels qu'ils sont actuellement développés et (mal) encadrés se pose au-delà de la sphère du travail.

Dès les années 1990, la chercheuse Alison Adam, dans son ouvrage pionnier *Artificial knowing: Gender and the thinking machine* (1998), a posé les bases d'une réflexion féministe sur les techniques d'intelligence artificielle, en proposant la notion de *Feminist artificial intelligence*, ou FAI. Son livre est un appel aux chercheuses et militantes à dépasser le niveau de la critique des technologies contemporaines et de leurs conséquences néfastes pour les plus vulnérables, afin de travailler à la réalisation concrète d'outils d'IA féministes, malgré les potentielles contradictions philosophiques et éthiques

d'un tel projet - après tout, les féministes devraient-elles participer au projet néolibéral de développement de ces technologies aux « bénéfiques » plus que controversés ? Plusieurs chercheur·ses ont, à sa suite, proposé des principes pour une approche féministe et décoloniale de la fabrique des données, des algorithmes et des systèmes d'IA : visibiliser toutes les formes de travail nécessaires à leur développement, questionner l'approche rationalisante et masculiniste qui les structure, ou encore intégrer une plus grande diversité de points de vue et d'expériences dans leur conception (D'Ignazio et Klein, 2020 ; Arora, 2025).

Aujourd'hui, les projets d'IA féministes demeurent d'ampleur modeste et, à l'échelle locale, prennent la forme d'ateliers de conception collective de jeux de données, d'œuvres d'art ou de prototypes (Toupin, 2024). La FAI est davantage une intervention tactique féministe qu'un projet industriel : elle vise avant tout à transformer les imaginaires, sensibiliser les militantes et le grand public à ces questions, et montrer qu'une autre voie dans le développement des technologies est possible.

D'autres chercheur·ses, au contraire, adoptent une position plus radicale, en soulignant que IA et féminisme sont profondément incompatibles au vu du caractère intrinsèquement cynique et destructeur de cette technologie, issue dès son origine d'un projet masculiniste et capitaliste (voir Atanasoski et Vora, 2019, citées par Toupin, 2024). Penser l'IA en féministe ne reviendrait alors plus à chercher à utiliser les outils du maître pour démanteler sa maison, mais à les refuser en bloc pour se tourner vers d'autres façons d'occuper le monde.

Quoi qu'il en soit, un constat s'impose : la trajectoire actuelle de l'industrie de l'IA et ses effets sur le travail des femmes et des personnes minorisées n'a rien de naturel ni d'inévitable. Elle résulte de choix politiques délibérés, décrétés de manière unilatérale par des groupes en situation de domination, tandis que les alternatives et contre-pouvoirs peinent à se faire entendre et que les gouvernements et les organisations tardent à imposer toute régulation. Dans ce contexte, l'avenir des systèmes d'IA, leur utilisation ainsi que la place qu'on leur accorde dépendra notamment des décisions collectives - politiques, syndicales et citoyennes - ainsi que des politiques publiques mises en place pour faire face à ces transformations (Lanfranconi *et al.*, 2025), voire y mettre un terme. ■

À propos de la couverture

L'illustration de la couverture de ce numéro propose de montrer concrètement de quoi les systèmes d'IA sont faits. La femme en train de tisser les câbles d'une machine rappelle que, par le passé, le codage et la programmation des premiers ordinateurs ont été majoritairement une activité féminine, une histoire ensuite effacée par la prédominance qu'ont prise les hommes dans l'industrie informatique. Aujourd'hui, les « petites mains » de l'industrie de l'IA, travailleuses et travailleurs du clic qui contribuent à la production des données et à l'entraînement des modèles, continuent d'être invisibilisées. Le titre astucieux de cette image, « Pas(t)imes in the Computer Lab », met l'accent sur la nécessité de prêter attention aux dynamiques anciennes, déjà largement étudiées par les chercheuses féministes, concernant la transformation du travail des femmes et des personnes minorisées par la diffusion des technologies capitalistes.

L'image a été réalisée par Hanna Barakat, artiste américano-palestinienne et chercheuse en *Sciences and technology studies* à l'Université de Brown aux États-Unis. Elle est hébergée par Better Images of AI, une banque d'images en libre accès proposant des alternatives aux habituelles représentations désincarnées des technologies numériques qui dominent l'espace médiatique.

Références

- Abbate, Janet, 2012, *Recoding gender: Women's changing participation in computing*, Cambridge (Mass.): MIT Press.
- Adam, Alison, 1998, *Artificial knowing. Gender and the thinking machine*, Londres: Routledge.
- Arora, Payal, 2025, « Creative data justice: A decolonial and indigenous framework to assess creativity and artificial intelligence », *Information, Communication and Society*, 28 (13), 2231-2247.
- Atanasoski, Neda, et Kalindi Vora, 2019, *Surrogate humanity: Race, robots, and the politics of technological futures*, Durham: Duke University Press.
- Brennan, Kate, Kak, Amba et Myers West, Sarah, 2025, *Artificial Power: 2025 Landscape Report*, AI Now Institute.
- Cockburn, Cynthia, 1981, « The material of male power », *Feminist Review*, 9, 41-58.
- Collet, Isabelle, 2019, *Les oubliées du numérique*, Paris: Le Passeur éditeur.
- Costanza-Chock, Sasha, 2020, *Design justice: Community-led practices to build the worlds we need*, Cambridge (Mass.): MIT Press.
- Crawford, Kate, 2021, *Atlas of AI: Power, politics, and the planetary costs of artificial intelligence*, New Haven: Yale University Press.
- D'Ignazio, Catherine et Klein, Lauren F., 2020, *Data Feminism*, Cambridge (Mass.): MIT Press.
- Flécher, Marion, 2025, « La féminisation "empêchée" des filières informatiques et numériques en écoles d'ingénieurs: un découragement scolaire lié aux violences sexistes et sexuelles », *Éducation & formations*, 108, 29-48.
- Gardey, Delphine, 1999, « Mécaniser l'écriture et photographier la parole. Des utopies au monde du bureau, histoires de genre et de techniques », *Annales. Histoire, Sciences sociales*, 54 (3), 587-614.
- Gray, Mary. L. et Suri, Siddharth, 2019, *Ghost work. How to stop Silicon Valley from building a new global underclass*, Boston: Houghton Mifflin Harcourt.
- Hao, Karen, 2025, *Empire of AI. Inside the reckless race for total domination*, Londres: Allen Lane.
- Hogan, Mél, 2024, « The Fumes of AI », *Critical AI*, 2 (1), en ligne.

- Jarrett, Kylie, 2022, *Digital labor*, Cambridge: Polity.
- Lanfranchi, Lucia, Zinn, Isabelle, Steinmetz, Stephanie, Fuchs, Gesine et Bornatici, Christina, 2025, «New work - New problems? Gender perspectives on the transformation of work (introduction to the special issue)», *Swiss Journal of Sociology*, 51 (1), 7-22.
- Light, Jennifer S., 1999, «When computers were women», *Technology and Culture*, 40 (3), 455-483.
- Nicoletti, Leonardo et Bass, Dina, 2023, «Humans are biased. Generative AI is even worse», *Bloomberg Technology*.
- O'Neil, Cathy, 2018 [2016], *Algorithmes: la bombe à retardement*, Paris: Les Arènes (trad. de l'anglais par Sébastien Marty).
- Rhee, Jennifer, 2023, «From ELIZA to Alexa: Automated care labour and the otherwise of radical care», in Browne, Jude, Cave, Stephen, Drage, Eleanor et McInerney, Kerry (eds), *Feminist AI: Critical perspectives on algorithms, data, and intelligent machines*, Oxford University Press, 155-173.
- Rodríguez-Modroño, Paula, Ajenjo-Calderón, Astrid et López-Igual, Purificación, 2024, «A social reproduction analysis of digital care platform work», *New Political Economy*, 29 (4), 616-627.
- Ruault, Lucile, Hertz, Ellen, Debergh, Marlyse, Martin, Héléne et Bachmann, Laurence, 2021, «Patriarcat, capitalisme et appropriation de la nature», *Nouvelles Questions Féministes*, 40 (2), 6-16.
- Toupin, Sophie, 2024, «Shaping feminist artificial intelligence», *New Media & Society*, 26 (1): 580-595.
- Tubaro, Paola, Coville, Marion, Le Ludec, Clément et Casilli, Antonio, 2022, «Hidden inequalities: the gendered labour of women on micro-tasking platforms», *Internet Policy Review*, 11 (1), en ligne.
- Wajcman, Judy, 2004, *TechnoFeminism*, Cambridge: Polity Press.
- Wajcman, Judy, et Young, Erin, 2023, «Feminism confronts AI: The gender relations of digitalisation», in Browne, Jude, Cave, Stephen, Drage, Eleanor et McInerney, Kerry (eds), *Feminist AI: Critical perspectives on algorithms, data, and intelligent machines*, Oxford University Press, 47-64.
- Zuboff, Shoshana, 2020 [2019], *L'âge du capitalisme de surveillance. Le combat pour un avenir humain face aux nouvelles frontières du pouvoir*, Éditions Zulma (trad. de l'anglais par Bee Formentelli et Anne-Sylvie Homassel).